A Paris, l'irrésistible Suliane Brahim offre un nouveau printemps à Bérénice

SCÈNE Au Théâtre du Vieux-Colombier, le metteur en scène flamand Guy Cassiers entraîne la grande comédienne française dans les dédales du désir racinien, pour un spectacle aussi raffiné que prenant

ALEXANDRE DEMIDOFF, PARIS

Isabelle Huppert au printemps passé, la brillante Suliane Brahim à présent. A chacune sa Bérénice. L'Italien Romeo Castellucci offrait à la star française un face-à-face avec les ombres, où elle seule vivait les tirades de la reine de Judée, guettée par les chiens et les centurions romains. Le Flamand Guy Cassiers, lui, installe la grande interprète de la Comédie-Française dans un écrin de marbre et de cristal, jardin d'hiver où croire encore au miracle d'une parole qui déjouerait l'impitoyable raison d'Etat. Dans l'arche du Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris jusqu'au 11 mai, Suliane Brahim est cette princesse qui ravit Titus et Antiochus, joués tous deux, mais oui, par Jérémy Lopez. Elle n'est que soie et alizé vigoureux, croit-on, vous voilà vous aussi captif amoureux. C'est dire l'envoûtement.

Deux Bérénice sorties de leur niche de statue légendaire à douze mois d'écart. Avec Isabelle Huppert, Romeo Castellucci traversait le temps, celui d'une princesse née en 28 ap. J.-C, celui de la toute-puissance romaine, celui d'un pouvoir inventant, au fil des siècles, ses instruments de domination et de supplice. Il déroulait un poème aussi savant que captivant qui était aussi, en vérité, un portrait d'Isabelle Huppert sur scène. Ne rejouait-elle pas ses vies de théâtre, d'Orlando, l'héroïne de Virginia Woolf qu'elle incarnait magnifiquement en 1993, à Marie Stuart récemment dans *Mary Said What She Said,* deux spectacles signés Bob Wilson?

A la demande de la Comédie-Française, Guy Cassiers désaxe lui aussi avec brio cette tragédie que Jean Racine écrit à 31 ans, en 1670, année où le jeune roi Louis XIV l'a déjà distingué. A l'héroïsme des princes, il a substitué une vulnérabilité de tous les instants. Au marbre de l'arène tragique, la pénombre irisée d'or et de lapis-lazuli d'un patio où les portes coulissent, où la lumière du monde tremble à travers une baie à gros carreaux vitrés, où chaque protagoniste s'offre comme un mirage à l'autre. C'est la chambre noire du désir, celle où l'interdit vacille, où une tirade ajustée comme la flèche de l'archer pourrait renverser l'ordre immémorial. Sortilège de l'amant inspiré qui laisse cois les cerbères du temple.

Princesse gamine

Le chant des fragilités plutôt que le glas de la fatalité, au fond. C'est la pureté du geste de Guy Cassiers. L'enfant d'Anvers, dont on a admiré au Théâtre de Vidy, en 2022, *Antigone à Molenbeek* de Stefan Hertmans et *Tirésias* de Kae Tempest, sonde les failles des héros. Voyez Suliane Brahim, son printemps intrépide dans sa tunique de voile nuptiale, elle s'avance en gamine vers son Titus, le nouvel empereur de Rome, le conquérant qu'elle aime depuis cinq ans. Elle ne veut pas entendre qu'une loi ancienne proscrit le mariage avec une étrangère, cette loi qu'un bloc de quartz suspendu symbolise ici. Elle lui prend la main – comment résister à cette candeur-là? – et la tient contre sa poitrine.

> **Elle n'est que soie et alizé vigoureux, croit-on, vous voilà vous aussi captif amoureux**

Sa sorcellerie s'énonce alors ainsi: «Un soupir, un regard, un mot de votre bouche/Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.» Suliane Brahim a la folle candeur de l'adolescence, son miel et son parfum de camélias. Dans sa veste martiale, Jérémy Lopez, lui, est une citadelle subjuguée par l'assaillant. Il la tient dans ses bras quand il s'entend dire: «Madame, hélas! Que me venez-vous dire?/Quel temps choisissez-vous? Ah! de grâce, arrêtez./C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.»

Bérénice et Titus sont dans ce purgatoire qu'est l'antichambre de Racine. Le paradis des amants est illusoire. L'enfer des endeuillés est assuré. Les confidents, Arsace, Paulin (tous deux interprétés par Alexandre Pavloff) et Phénice (Clotilde de Bayser) attisent le feu de l'espoir. En vain, bien sûr. Un gong entêté annonce la débâcle. Sur la baie vitrée, la pluie d'une tempête s'acharne. La craquelure est partout. Mais voilà que Bérénice se précipite encore dans les bras d'Antiochus, cet homme qui l'aime à la folie et qu'elle aime d'amitié. Elle voudrait qu'il dise que rien n'est perdu.

Blottie contre lui, elle boit le calice jusqu'à la lie, Titus a fait allégeance à l'empire: «[…] Il pleure; il vous adore. Mais enfin que lui sert de vous aimer encore?/Une reine est suspecte à l'empire romain,/Il faut vous séparer, et vous partez demain.»

Jérémy Lopez est cet insubmersible qui prend l'eau de partout, magnifiquement archaïque dans le manteau d'Antiochus comme dans le spencer de Titus. Deux frères empêchés. Deux tout-puissants condamnés à errer parmi les hommes. Hors de tout désormais, Suliane Brahim est cette éplorée de l'aube qui s'en va, cousue pour l'exil dans son pantalon de lin ocre. L'Orient sera sa terre d'oubli. Sa tendresse, une plaie à jamais ouverte dans le cœur de ses aimants. Chez Guy Cassiers, l'alexandrin est une parure élémentaire: la pierre, l'eau des âmes orphelines et le ciel mêlés. Racine si près de nous.

Suliane Brahim (à gauche) incarne une Bérénice irrésistible de tendresse, face ici à Clotilde de Bayser, dans le rôle de sa suivante, Phénice. *(THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER/CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE)*

Bérénice, Comédie-Française, Vieux-Colombier, Paris, jusqu'au 11 mai.